

interceltique de Lorient, p. 196-197). Cette vision est celle aujourd’hui d’une partie des décideurs bretons, chefs d’entreprise ou hommes politiques ; elle est transmise par la presse régionale, qui a publié ces textes, et elle peut satisfaire les attentes de certaines catégories de la population. Elle a été façonnée progressivement à partir des années 1960-70 et demanderait à être discutée en s’interrogeant sur les continuités, que l’on peut ou non établir entre les différentes périodes, en n’occultant pas les pages sombres qui ne doivent pas être considérées uniquement comme des accidents de l’histoire, en tenant compte davantage aussi des diversités sociales et culturelles.

Dominique LE PAGE

Lorànt DEUTSCH (avec Emmanuel HAYMANN), *Métrobreizh*, Paris, éd. Michel Lafon, 2021, 284 p.

Après *Métrronome* 1 et 2 qui contaient l’histoire de France au fil des stations de métro, puis des rues, de Paris, après la *Folle histoire de la langue française*, Lorànt Deutsch, originaire de Sablé-sur-Sarthe, s’attaque aujourd’hui à la Bretagne avec *Métrobreizh*, où il n’est presque pas fait allusion à Fulgence Bienvenüe (p. 254) pourtant né à Uzel en 1852, mais où est racontée l’histoire de la Bretagne à travers des noms de lieux emblématiques dont l’étymologie sert de point de départ à l’évocation d’épisodes significatifs des siècles passés. Le texte est émaillé d’encadrés qui font de façon un peu scolaire le point sur des symboles, des anecdotes, des lieux, des notions jugés importants pour le lecteur, assimilé sans doute au touriste, comme si l’on voulait aussi ré-écrire une *Histoire de Bretagne pour les nuls*³⁸.

On peut se demander quel est l’intérêt de faire la recension dans ces colonnes d’un tel ouvrage destiné avant tout au grand public mais on peut considérer que ce n’est pas totalement inutile dans la mesure où ce genre de publication révèlent comment on continue à « vendre » la Bretagne aujourd’hui, la façon dont on fabrique ce genre de produit, les thèmes que l’on y met en valeur. L’ouvrage couvre une période qui va de la Préhistoire à nos jours mais avec un traitement inégal des différentes périodes. 216 pages (sur 283) portent sur les siècles qui vont de la Préhistoire à la fin du Moyen Âge alors que le reste survole les périodes moderne et contemporaine. La Bretagne est à tout jamais celle des mégalithes (Carnac), des Vénètes, des saints venus d’Irlande et du Pays de Galles, du *Tro Breizh*, de la légende arthurienne, des rois (Érispoë, Salomon), des princes et des ducs. Elle est terre de poésie et de chansons, terre aussi où les légendes ont plus de poids que la réalité. L. Deutsch reconnaît que Conan Mériaud n’a pas existé mais affirme que Geoffroy de Monmouth a bien fait de l’inventer (p. 89) et se lance dans un long récit de ses aventures supposées. Le même

38. Cf. PAUMIER, Jean-Yves, *La Bretagne pour les nuls*, compte rendu de Gauthier Aubert dans ces colonnes, 2012, p. 560-562. Le titre vient d’être repris par Joël Cornette dans sa toute dernière publication.

procédé est utilisé pour le roi Arthur ou pour le duc Geoffroy (992-1008) dont la fin est contée d'après la gwerz *Le Faucon* recueillie par La Villemarqué sans aucun recul critique (p. 158-159).

La Bretagne est aussi et avant tout terre de foi. Page 100, il est écrit : « La Bretagne ne serait pas la Bretagne sans cette foi si complète venue de l'autre côté de la Manche, cet absolu où se mêlent dans l'harmonie fidélité christique et imaginaire fantastique, croyance peuplée de saints dévoués et de gnomes retors ». Pour le Moyen Âge, où l'on s'étonne de l'absence de toute mention de saint Yves, un long développement est consacré à la légende noire de Pierre Mauclerc et à ses conflits avec l'Église bretonne jusqu'à sa quête d'un improbable pardon lors de sa participation aux croisades. Pour le XVII^e siècle, où pas un mot n'est dit de la Contre-Réforme catholique, il est affirmé que « la Bretagne est française, mais sa foi si profonde, si heureuse, reste authentiquement bretonne et continue de s'exprimer par des processions sur la lande » (p. 231). Des pardons, il est écrit qu' « ils font vibrer l'âme bretonne quand bannières, bombardes, coiffes de dentelle et chapeaux ronds suivent la statue colorée qui rassemble la foi et la confiance de tout un peuple [...] » (p. 232). L'ouvrage s'achève par une évocation de la Vallée des Saints de Carnoët : un encadré présente les positions du fondateur du projet (Philippe Abjean) et de certains de ses adversaires (Jean-Marc Huitorel, interview dans *Libération* du 4 août 2018). L. Deutsch éprouve visiblement de la sympathie pour le premier et conclut : « La Bretagne est plus que jamais fière de sa bretonnitude, que l'on retrouve dans ses mythes et ses croyances où se mêlent à la fois les pères de l'Église et les korrigans des forêts celtiques » (p. 272). On en reste donc à une certaine image de la Bretagne, vue comme un conservatoire de la foi et de la tradition, telle qu'elle s'est forgée au XIX^e siècle, ce que confirme la bibliographie de bric et de broc qui est présentée en fin d'ouvrage et qui est à peine rafraîchie par l'*Histoire de la Bretagne et des Bretons* de Joël Cornette dont L. Deutsch s'est visiblement inspiré.

Sur le plan des connaissances, on relève des approximations et on ne voudrait en relever ici que quelques-unes. Ainsi dans le chapitre consacré à Saint-Aubin-du-Cormier, Maximilien de Habsbourg qui cherche à épouser Anne de Bretagne en 1490 n'était pas encore empereur (p. 205, p. 209, p. 212). Le maréchal de Rieux n'était pas favorable à ce mariage et soutenait Alain d'Albret, qui n'était pas duc (p. 210). Il est faux d'écrire que François II a voulu marier sa fille au roi d'Angleterre Henry VII, au prince d'Orange (!!!), au duc de Buckingham... On est pour le moins surpris quand L. Deutsch conclut : « Il promet trop François, plus personne n'y croit, la diplomatie par les épousailles n'est plus de saison » !!! (p. 210), quand l'on sait que l'union de la Bretagne à la France s'est faite au terme de trois mariages. Il est vrai que la diplomatie « matrimoniale » ne jouait pas dans un seul sens. Anne de Bretagne n'est pas morte en 1513 à l'âge de trente-six ans (p. 213) mais en 1514, à moins que L. Deutsch ne confonde ancien et nouveau style.

Par la suite, on apprend avec surprise que le nom de Nantes a été définitivement arrêté par l'ordonnance de Villers-Cotterêts (p. 219), que François I^{er} a fait – confusion

avec son fils François – une entrée solennelle à Rennes en août 1532 (p. 222) et que parmi les priviléges de la Bretagne reconnus par la monarchie en figurait un qui prévoyait que l'argent de tous les impôts demeurerait en Bretagne. L'évocation des guerres de Religion est tout aussi approximative. Le duc de Mercœur est présenté comme chef de la Ligue dans le royaume de France ; sa révolte est imputée à son refus de reconnaître Henri de Navarre comme roi de France après le meurtre d'Henri III alors qu'elle s'explique d'abord par celui du duc de Guise à Blois en décembre 1588. S'il a recherché l'alliance espagnole, il est faux d'écrire qu'il a livré la Bretagne à Philippe II. On craint qu'il n'y ait confusion entre la supposée *Armada* qui a conduit des troupes espagnoles en Bretagne et celle de 1588 qui a projeté d'envahir l'Angleterre (p. 224-225). Pour ce qui est de la Révolution enfin, il y a confusion entre Bretagne et Vendée (la Bretagne devient alors l'Ouest), entre chouannerie et Armée catholique et royale, ce qui conduit L. Deutsch en toute logique avec les convictions de royaliste de gauche – mais plus royaliste sans doute que de gauche – dont il se réclame à conclure à propos de la guerre civile de 1793-1794 : « Un massacre de masse perpétré par notre jeune République qui, deux cents après, peine toujours à reconnaître ses crimes » (p. 246).

S'il est louable de vouloir faire de la vulgarisation historique, encore faut-il s'y consacrer avec sérieux et rigueur, loin des poncifs et des images éculées. Comme l'ineffable Franck Ferrand qui avoue lui-même ne pas avoir de temps à perdre dans la poussière des archives qu'il laisse aux historiens mais dont il exploite les recherches, L. Deutsch travaille à partir des matériaux de seconde main qu'il utilise de façon laborieuse. Dans le cas de ce *Métribreizh*, on a l'impression de se trouver face à un simple coup éditorial qui veut rééditer un succès précédent en jouant sur un nom d'auteur qui a ses entrées dans la société médiatique et en s'intéressant à une région qui suscite la curiosité. Tout cela sans y mettre trop de moyens comme le révèlent le papier d'assez mauvaise qualité du livre et l'absence totale d'illustrations afin sans doute que le retour sur investissement soit maximum. Il ne suffit pas d'avoir un peu de notoriété et quelques succès de librairie à son actif pour jouer à l'historien. Le grand public mérite mieux.

Dominique LE PAGE